

Tous ceux qu'intéresse l'étude architecturale des châteaux trouveront beaucoup à lire dans ces deux revues, chacune d'une centaine de pages avec de nombreuses illustrations.

A côté des châteaux angevins — en particulier le beau Mont-geoffroy du maréchal de Contades — les demeures bretonnes font l'objet d'études monographiques. Françoise et Monique Mosser établissent avec des documents inédits l'histoire du château de Kerlevenan : c'est un moment important du goût dans le milieu breton aux limites de l'éclectisme du grand atelier de Gabriel et des tendances néo-classiques. Louis-Michel Gohel propose des reconstitutions de deux grands châteaux de l'aristocratie protestante, La Moussaye en Plénée-Jugon et, plus connu, Quintin. François Loyer présente toute une série d'études sur un sujet qui le passionne, le château et les châtelains du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'Ouest de la France et il se livre à une analyse précise des deux exemples du Morbihan, Trédion et Le Plessis-Kaër.

En même temps sont posés des problèmes d'ensemble comme ceux du néo-gothique troubadour, à propos de l'Anjou. Françoise Hamon donne enfin de précieux renseignements sur les répertoires et les livres d'architecture du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur leur influence : telle comparaison à propos des Malouinières ou de Robien est éclairante.

André MUSSAT.

Jean-Yves VEILLARD : *Rennes au XIX<sup>e</sup> siècle. Architectes, urbanisme et architecture*, Rennes, éditions du Thabor, 1978, in-4°, 520 pages.

Rennes est la première ville de France à disposer depuis peu d'une étude vaste et savante sur le phénomène architectural au XIX<sup>e</sup> siècle. « Phénomène architectural » et non simplement architecture, car ici sont pris en compte aussi bien les œuvres et les hommes, les chantiers et les projets, l'urbanisme et les réalisations ponctuelles, le parti architectural et les détails du décor. C'est une tentative nouvelle et ambitieuse pour restituer un climat artistique dans sa globalité. Par tradition et par prudence, l'érudition régionale se spécialise dans des enquêtes strictement topographiques et archéologiques (de ce type de travaux, l'ouvrage de Paul Banéat est pour Rennes une bonne illustration); ou bien l'historien d'art se cantonne dans des études sérielles (ainsi les excellents ouvrages sur les maisons Louis XIII ou Louis XVI à

Paris). Il faut donc féliciter vivement J.-Y. Veillard d'avoir vu plus large et plus loin en inscrivant son sujet de thèse et ceci malgré les risques que comportait cette courageuse ambition.

La publication reprend le plan de la thèse :

Dans une première partie sont exposés tous les problèmes qui touchent à la profession d'architecte : définition d'un statut de la profession, longtemps incertain ; le titre d'architecte recouvre des réalités fort diverses, l'entrepreneur, le géomètre, l'ingénieur se qualifient volontiers ou sont qualifiés d'architecte. Les origines sociales, les carrières, les orientations, les goûts personnels sont aussi variés que les formations. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que se clarifieront les choses. Un long chapitre — un peu trop long peut-être... — est consacré à la définition progressive du statut et du rôle de l'Architecte de la Ville. On y notera avec intérêt que la municipalité a longtemps utilisé son architecte comme un simple fournisseur de plans et de devis gratuits, un exécutant et surveillant de chantier, tandis qu'elle sollicitait les projets importants auprès d'architectes de l'extérieur plus prestigieux. Ce n'est qu'à partir de la nomination de Martenot (1858) que le poste prendra sa véritable dimension. J.-Y. Veillard souligne à juste titre l'importance des relations entre le maire et l'architecte : les « tandems » Martenot/Le Bastard, puis Le Ray/Janvier, ont eu sur le développement de la ville une influence décisive.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée aux réalisations urbanistiques et architecturales. J.-Y. Veillard définit trois périodes : la première se situe avant 1845, c'est-à-dire avant l'établissement des quais de la Vilaine. Dans ce premier temps, le plan de Robelin reste le schéma directeur ; l'ouverture de la rue Victor-Hugo et la construction du théâtre apparaissent comme des prolongements logiques du projet de 1722. La ville connaît alors une situation démographique et économique en stagnation ; les réalisations urbanistiques architecturales sont modestes, essentiellement concentrées dans le nord-est de la ville (quartier de la Motte/rue de Paris), où s'édifie un secteur périphérique résidentiel d'un type nouveau à Rennes, où traditionnellement les notables vivaient dans des demeures strictement urbaines. L'hôtel péri-urbain avec jardin doit sans doute beaucoup aux modèles parisiens de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux « folies » et « maisons de campagne » pré-romantiques. La ville basse conserve et renforce pendant cette période son statut de quartier d'artisanat et de commerce avec la construction des Halles aux Blés et aux Toiles. Millardet, l'architecte de la Ville, et Richelot, architecte du Département, sont

les personnalités marquantes de cette période de la Restauration, le premier, selon J.-Y. Veillard, devant être considéré comme l'un des meilleurs architectes français exerçant alors en province. La chapelle qu'il construit au cimetière du Nord est sans contredit un morceau exceptionnel, encore proche des tendances post-baroques et « visionnaires » de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le second épisode (1855-1875) débute avec l'arrivée du chemin de fer à Rennes, qui va favoriser — modérément — le développement de la ville basse, au sud de la Vilaine, à l'abri des inondations depuis la création des quais. L'implantation du Palais Universitaire (l'actuel musée) et du lycée confirme cette tendance. Mais, concurremment, le secteur nord continue à s'accroître, se couvrant d'établissements religieux et de lotissements résidentiels (pension de la Barre-Saint-Just, séminaire, hôtels du boulevard de Sévigné). C'est la période des grandes entreprises publiques : avec le culte (chapelle des Missionnaires, église Notre-Dame), l'enseignement, comme on l'a dit plus haut, la santé (Hôtel-Dieu), la sécurité (caserne), l'approvisionnement (Halles des quais puis des Lices, abattoirs), l'agrément même (serres du Thabor), toutes les fonctions urbaines sont améliorées par les soins de la Ville et des collectivités religieuses. La construction privée, plus active que précédemment, se développe le long des quais avec un intérêt croissant pour la reconstitution archéologique néo-Renaissance et néo-Louis XIII, plus rarement néo-gothique ; Tourneux, Martenot, Langlois, Béziers-La Fosse, Mellet, Le Ray sont alors les plus productifs.

Dernière étape : la Troisième République ; les chantiers publics prennent alors de l'ampleur (le Palais du Commerce, la Faculté des Sciences, l'église Saint-Aubin), mais sont moins nombreux que sous le Second Empire. L'architecture privée reste modérément active ; à signaler une intéressante opération : celle de la rue Hoche avec son ordonnance autour d'un axe de symétrie : quelques rares immeubles utilisent le nouveau répertoire urbain, tel l'Hôtel Leofanti, par Martenot, avec son corps d'angle couvert d'un dôme. L'éclectisme triomphe dans l'ensemble des réalisations, mais on notera l'apparition d'une inspiration régionaliste (par exemple au 5, rue de Fougères, la maison Ty Nevez Croguen). La présence de ces hôtels-villas bourgeois, en plein centre de la ville (ainsi, face au Palais de justice, le numéro 10, rue Hoche) apportent la preuve que Rennes, en 1900, est encore une capitale régionale sage qui ignore la spéculation immobilière et la pression foncière.

L'énorme masse d'informations réunie par J.-Y. Veillard devrait donc satisfaire les érudits les plus exigeants et les Rennais attachés à leur ville trouveront dans cette lecture les réponses précises et documentées à toutes les questions qu'ils peuvent se poser ; des index pratiques permettent de se reporter aux notions bien illustrées. Il faut féliciter en effet l'éditeur pour la qualité excellente de l'impression. On peut toutefois regretter qu'il n'y ait pas d'appel de figures dans le texte et, ce qui aurait facilité une consultation rapide, pas de dates dans les légendes des illustrations.

Aux monographies sur les hommes et les œuvres s'ajoutent des précisions de détail très instructives, par exemple sur la diffusion à Rennes du décor de stuc « prêt à poser » fabriqué par Beunat à Sarrebourg, si répandu alors dans tout le pays ; même chose pour les grilles en fonte vendues par les entreprises André et Ducel, qui évoluent, comme l'ensemble du répertoire décoratif, du style à l'antique pompéien vers le goût de la première Renaissance, avec motifs de candélabres. Voilà des informations qui seront très appréciées des historiens du décor. Mais l'historien de l'architecture et de l'urbanisme restera un peu sur sa faim et l'auteur l'a bien prévu. On aurait souhaité en effet plus de comparaisons avec des œuvres et modèles contemporains ou antérieurs, diffusés alors par les manuels et recueils bien connus (Krafft et Ransonnette ou Dubut par exemple pour les hôtels) ; plus de confrontations avec les autres « villes » comparables de l'Ouest, Brest ou Lorient pour la Basse-Bretagne, Angers par exemple pour les marches ; plus aussi de développement sur l'évolution des *formes* urbanistiques et architecturales, sur les types et modules de lotissement, sur les rapports entre parcelles et bâti, sur les relations entre fonctions urbaines et types de plans et d'élévations. Peut-être aurait-on pu mettre l'accent sur l'élaboration d'un type de décor régionalisant, qui s'inspire assez nettement de la Seconde Renaissance bretonne et qu'on pourrait appeler le style Kerjean (bien illustré par Jobbé-Duval) ; on le retrouvera souvent dans le secteur Sévigné. Dernier regret enfin : on aurait aimé voir aborder l'architecture sans architecte, dite « mineure », qui ne manque pas alors de se développer dans les faubourgs et même dans le centre ; y a-t-il évolution dans ses formes, ses matériaux (la terre semble encore très utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle) et emprunts à l'architecture d'architecte ? Comment ces constructions de tradition rurale s'articulent-elles en ville, avec l'architecture « majeure » ? On trouvera une rapide allusion à ces questions dans le bilan final où est évoquée l'évolution générale du quartier Sud-Est ; là où l'implantation de la gare a introduit la modernité, des techniques nouvelles ont été associées à des schémas traditionnels pour répondre aux nouvelles exigences fonctionnelles.

Ces quelques regrets « architecturologiques » devaient être formulés. Pourtant on ne saurait reprocher à l'auteur d'avoir dû choisir des directions de recherche et d'avoir dû opérer pour l'édition des réductions drastiques dans sa documentation. Toute publication d'une thèse d'état entraîne ce genre de mutilations que les professionnels déplorent, mais que les nécessités économiques imposent. Tel qu'il est, le volume constitue la seule entreprise de cette ampleur actuellement menée à son terme, qui embrasse toutes les catégories d'œuvre et les situe, plus que par allusion, dans le contexte économique et social. Voilà une pierre solide et volumineuse apportée à l'édification de la « nouvelle histoire » de l'Architecture.

Françoise HAMON,  
*Conservateur du Patrimoine  
Inventaire Bretagne.*

Jacques LÉONARD : *Les médecins de l'Ouest au XIX<sup>e</sup> siècle.*  
Thèse de doctorat. Reproduction atelier Lille III, 1978, 3 volumes in-8°, 1 570 p. et 248 p. d'annexes.

Qui ne connaît Jacques Léonard ? Normalien de Saint-Cloud, agrégé d'Histoire à vingt-quatre ans, il mérite le précoce succès en éditant, à trente-deux ans, une thèse de troisième cycle, devenue classique (*les Officiers de santé de la marine française, de 1814 à 1835*, Klincksieck, 1967), et, à quarante-deux ans, deux autres ouvrages, en passe de devenir, eux aussi, classiques (*La vie quotidienne des médecins de province au XIX<sup>e</sup> siècle*, Hachette, 1977 ; *La France médicale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Gallimard-Julliard, 1978).

Aujourd'hui, le grand honneur m'est fait de présenter l'œuvre-mère : sa thèse de doctorat d'Etat, soutenue en Sorbonne, le 10 janvier 1976. *Les médecins de l'Ouest au XIX<sup>e</sup> siècle* sont la matrice dont sont issues toutes les précédentes. Basé sur des enquêtes faites en quatorze départements de l'ouest, dont huit (les armoricains) restent privilégiés, l'ouvrage comporte 1 818 pages, 43 graphiques, 18 cartes, 19 tableaux, 1 162 ouvrages imprimés dépouillés, 759 sources archivistiques inventoriées, 78 secrets précieux dossiers familiaux révélés, mais, plus encore, un *fichier-pivot* de 3 575 noms de praticiens médicaux ayant exercé dans les 28 arrondissements des départements de Bretagne et du Bas-Maine. Pour tous ceux qui, comme moi (pour mes Chirurgiens Navigans) savent ce que veut dire « fabriquer un fichier médical » tiré de